

YVON LAPRADE



**UN HOMME
VAILLANT**

roman

Druide

Éditions Druides
1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040
Montréal (Québec) H3A 2G4

www.editionsdruide.com

RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

DU MÊME AUTEUR

Autopsie du scandale Norbourg: l'histoire d'un escroc et de ses 9 200 victimes,
essai, Québec Amérique, 2009.

La crise manufacturière au Québec: ça va mal à shop!, essai, Québecor, 2008.

L'histoire des meilleures PME du Québec, essai, Québecor, 1996.

UN HOMME VAILLANT

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Un homme vaillant : roman / Yvon LaPrade.
Nom: LaPrade, Yvon, 1956- auteur.
Collections: Reliefs.
Description: Mention de collection: Reliefs
Identifiants: Canadiana 20190027339 | ISBN 9782897114954
Classification: LCC PS8623.A737455 H 66 2019 | CDD C843/.6—dc23

Direction littéraire: Anne-Marie Villeneuve
Édition: Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve
Assistance à l'édition: Elissane Crevier
Révision linguistique: Jocelyne Dorion et Isabelle Chartrand-Delorme
Assistance à la révision linguistique: Antidote 10
Maquette intérieure: Anne Tremblay
Mise en pages et versions numériques: [Studio C1C4](#)
Conception graphique de la couverture: Anne Tremblay
Photographie de l'auteur: Martine Doyon
Diffusion: Druide informatique

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada
et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Ce projet a été rendu possible en partie grâce au gouvernement du Canada.

Canada

ISBN PAPIER: 978-2-89711-495-4
ISBN EPUB: 978-2-89711-496-1
ISBN PDF: 978-2-89711-497-8

Éditions Druide inc.
1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040
Montréal (Québec) H3A 2G4
Téléphone: 514-484-4998

Dépôt légal: 3^e trimestre 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite
de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2019 Éditions Druide inc.
www.editionsdruide.com

Yvon Laprade

UN HOMME VAILLANT

roman

Druide

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman s'inspire, en partie, de faits vécus, mais le lecteur comprendra que les noms des personnages sont fictifs, de même que leurs actions.

Mon père était un homme ordinaire. Un homme qui aimait la vie. Il est parti trop vite. Il avait encore tant à faire ! Il est encore bien présent dans ma vie. Je lui dédie mon premier roman.

LE VERDICT

Montréal, 26 janvier 2006

C'est un coup de klaxon qui fit sortir Victor Plamondon de sa torpeur. Perdu dans ses pensées, l'octogénaire traversait la rue Saint-Urbain alors que le feu était au rouge. Le conducteur du camion de livraison, qui roulait en direction du centre-ville, eut tout juste le temps d'appuyer sur le frein en voyant surgir de nulle part le piéton imprudent.

— Vous êtes chanceux que j'sois un bon chauffeur ! cria-t-il, encore tout énervé, après avoir baissé la vitre de sa portière pour lui dire le fond de sa pensée.

Dans les secondes suivant l'incident, Victor réalisa qu'il s'était comporté comme un bel innocent en traversant cette intersection sans en avoir eu le feu vert, sans avoir pris le temps de s'assurer qu'il n'y avait pas de véhicule qui descendait cette artère, particulièrement glissante, ce matin-là, en raison d'une mince couche de glace recouvrant l'asphalte enneigé. Une fraction de seconde de plus, un freinage un peu trop tardif, et il se faisait frapper de plein fouet. Coup de chance ? Effet du hasard ? Peu important, car le pire ne s'était pas produit. Il n'y avait pas eu de tôle froissée ni de pare-brise éclaté. Il s'en était tiré sans égratignure, si ce n'est que son amour-propre était quelque peu endommagé. Pensif, le vieil homme poursuivit son chemin.

Une heure auparavant, Victor avait eu une discussion avec le docteur Blanchard, son médecin spécialiste rattaché à l'Hôtel-Dieu. Ce n'était pas un banal entretien pour échanger sur des sujets anodins, comme la pertinence ou pas de remplacer sa vieille Toyota bleu poudre attaquée de toutes parts par la corrosion, ou pour lui parler de sa passion pour la bicyclette et pour son vélo Peugeot. Il avait été question de son cas, de sa condition physique, de l'état de sa mécanique. Victor avait alors appris qu'il était très malade. En fait, le médecin lui avait confirmé ce qu'il appréhendait.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes, lui avait annoncé le docteur Blanchard, après l'avoir invité à s'asseoir.

Le bureau, dépourvu de fenêtres, était sombre. Un classeur métallique adossé à l'un des murs peints en beige renfermait des centaines de dossiers médicaux, rangés par ordre alphabétique. Le médecin en avait retiré celui de Victor Plamondon en prévision de la consultation.

Avant même que l'homme au sarrau blanc ait commencé à consulter son dossier et à en révéler le contenu, dans un jargon difficile à comprendre, Victor avait éprouvé un sentiment bizarre. Comme une impression qu'il allait passer un très mauvais quart d'heure. Sur un bout de papier, le spécialiste avait dessiné au crayon une vingtaine de petits cercles. L'urologue avait pris un ton grave, après s'être raclé la gorge: « Des tumeurs, beaucoup de tumeurs, monsieur Plamondon. » Elles brisaient ses défenses et affaiblissaient son système immunitaire. Ces tumeurs squattaient son corps et allaient le tuer. Du coup, on lui collait une date de péremption: trois mois. C'était fort probablement tout le temps qu'il lui restait à vivre, avait décrété le docteur Blanchard.

— Vous avez un cancer agressif, monsieur Plamondon, avait-il précisé, en griffonnant sur une feuille de papier. Je suis désolé.

Victor avait eu peine à se ressaisir tandis que le médecin lui expliquait les résultats des nombreux tests qu'il avait subis. Un vif

sentiment de colère l'avait alors submergé. Puis, sa rage avait fait place à de l'incompréhension. Sa vie venait de basculer.

Onze heures trente-deux. C'était l'heure qu'indiquait sa montre de poche, une American Waltham 1893, qui tenait toujours le temps après toutes ces années. Une montre de cent treize ans. Et lui, il allait bientôt en avoir quatre-vingt-deux.

Pour s'assurer que le médecin avait posé le bon diagnostic, Victor lui avait demandé, hésitant, s'il était bien certain des résultats des examens médicaux. « J'aurais aimé vous dire que tout est beau, monsieur Plamondon », avait répondu le docteur Blanchard.

Toutes sortes de questions s'étaient mises à fuser dans la tête du vieil homme. Comment allait-il annoncer à Léo, son fils, que son cancer allait bientôt le tuer ? Comment allait-il trouver le courage de dire à ses petits-fils, Antoine et Guillaume, que leur grand-père était en fin de vie ? Et sa douce Fleurette ? Qu'allait-il advenir de sa compagne de toute une vie le jour où il ne serait plus là pour lui tenir la main ?

Après être sorti du bureau du médecin, Victor avait marché lentement dans les corridors de l'hôpital. Comme si le temps n'avait plus d'importance. Comme si, soudain, il réalisait que ça ne lui servait plus à rien de hâter le pas.

Parvenu sur le trottoir, il avait enfoncé sur sa tête son chapeau de « vieux monsieur » et relevé le col de son manteau pour se protéger du vent. En manque de nicotine, il s'était aussitôt allumé une cigarette, qu'il avait fumée jusqu'au bout. Ça l'avait apaisé, momentanément. Il en grillait une autre quand le camion de livraison avait failli lui passer dessus.

Sa Toyota était garée boulevard Saint-Laurent, près de l'hôpital. Il avait pris soin de stationner à proximité, pour ménager ses efforts. Il constata, en s'approchant de son véhicule, qu'une contravention était collée sur le pare-brise. Le parcomètre indiquait « expiré ». Victor réalisa qu'il avait passé beaucoup plus de temps que prévu dans cet hôpital.

« Encore des taxes pour monsieur l'maire ! » maugréa-t-il en ramassant la contravention d'une quarantaine de dollars avant de s'engouffrer dans sa voiture. Il mit le contact, le moteur démarra en toussotant. Puis, il poussa la chaufferette au maximum. Cette chaleur artificielle lui fit du bien. En raison de la neige qui tombait, Victor dut actionner les essuie-glaces pour y voir clair.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il était parvenu à quitter le centre-ville et ses artères congestionnées pour s'engager sur l'autoroute 720. Il faisait un temps de chien. Quand Victor arriva au pont Honoré-Mercier enjambant le fleuve Saint-Laurent, la neige cessa de tomber, mais des larmes continuèrent de couler sur ses joues osseuses. À la radio, aux nouvelles, il était surtout question de politique fédérale et de sport. Trois jours plus tôt, le Parti conservateur, mené par Stephen Harper, avait fait élire cent vingt-quatre députés et allait former un gouvernement minoritaire à Ottawa. La veille, les Canadiens de Montréal l'avaient emporté au compte de 5 à 3 contre les Flyers de Philadelphie grâce à une solide performance du gardien de but français Cristobal Huet. En temps normal, Victor aurait critiqué le commentateur politique qui venait de dire qu'il fallait « laisser sa chance à ce gouvernement de droite ». Il aurait retrouvé le sourire, allant même jusqu'à donner deux petits coups de klaxon, quand le chroniqueur sportif avait parlé de la remontée spectaculaire des Canadiens. Il aurait aussi maugréé en écoutant la météo, et ça lui aurait fourni une raison de plus pour téléphoner à son agent de voyages afin qu'il lui réserve un tout-inclus à Varadero, sur l'île de Cuba. Il frappa plutôt du poing le tableau de bord de sa vieille Toyota avant d'éteindre la radio d'un geste brusque. Se faire dire qu'il allait devoir renoncer à tous ces beaux projets qu'il caressait, ça l'avait démoli, anéanti. Victor s'était toujours imaginé mourir centenaire après avoir roulé sa bosse le plus loin possible, au volant de sa bagnole ou sur son vélo. Tout cela ne rimait plus à rien. Il allait mourir.

Le patient du docteur Blanchard avait les yeux rougis et les nerfs à fleur de peau quand il engagea sa Toyota sur la route étroite et sinueuse reliant la réserve amérindienne de Kahnawake à la ville de Châteauguay, là où se trouvait sa maison. Il s'arrêta à un kiosque de la réserve pour s'acheter une cartouche de cigarettes sans taxes. Ce n'était pas le cancer dont il était atteint qui allait l'empêcher de fumer et de continuer de se procurer son poison au noir.

Il quitta le chemin Vinet, qui ressemblait à une patinoire, et gara sa voiture dans l'entrée de ce qu'il appelait son *bunker* sans grillage, en face de l'île des religieuses. Une fine glace s'était formée au cours de la matinée en raison des conditions climatiques particulièrement capricieuses. Filou, son bon vieux Filou, un sans-papiers qui vivait sous son toit depuis bientôt dix ans, l'attendait impatiemment. Dès que Victor inséra la clé dans la serrure de la porte d'entrée, le félin se mit à ronronner comme le moteur d'une tondeuse à gazon qui tourne au ralenti. Le chat s'était ennuyé de son maître. La journée avait été éprouvante. Victor était à bout, sous le choc, bien qu'il n'eût pas encore pris pleinement conscience de ce qui lui arrivait, de ce qui l'attendait, du peu de temps qui lui restait à vivre.

« Il vaudrait mieux commencer à mettre de l'ordre dans vos papiers », avait conseillé le docteur Blanchard, qui avait la réputation d'aller droit au but et parfois même de manquer de tact. Mettre de l'ordre dans ses papiers, ça voulait dire, froidement, organiser ses propres funérailles, relire le testament qu'il avait fait rédiger par son notaire de Léry alors qu'il n'avait que soixante ans et qu'il avait rangé soigneusement dans l'un des compartiments de son classeur métallique, avec tous ses papiers importants – son certificat de naissance, son contrat de mariage, le certificat de naissance de Léo, son premier talon de chèque comme journalier à la Dominion Glass, ainsi que d'autres documents au nom de Fleurette Gagné, sa femme.

Rien qu'à y penser, Victor avait failli aller vomir aux toilettes. C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait. Ce qu'il venait d'apprendre était tellement imprévisible. Il y avait un an à peine, il grimpait les escaliers deux marches à la fois, faisait du bénévolat pour les personnes âgées – les autres, pas lui ! –, jouait dans deux ligues de *bowling* et roulait à vélo avec l'énergie d'« un tout jeune homme », aimait-il se vanter auprès des amis de son âge qui avaient cessé de pédaler depuis nombre d'années.

::

Sa bicyclette. Ah, sa bicyclette ! C'était sa grande passion. Il l'avait achetée au printemps 1984, quelques jours après avoir été mis à la retraite par ses patrons de la Dominion Glass, à Pointe-Saint-Charles. Un beau vélo Peugeot rouge et blanc, équipé d'un odomètre, d'un support pour la bouteille d'eau et d'une petite sacoche sous la selle étroite pour y fourrer un sandwich, un biscuit à l'avoine et au miel et un paquet de cigarettes, parce qu'il fumait tout en pédalant.

Victor Plamondon prenait un soin jaloux de son vélo, le faisant même dormir dans sa chambre pour qu'il ne souffre pas du froid et de l'humidité. Après chaque sortie, il nettoyait les roues et les dérailleurs salis par la terre et le sable. Tous les printemps, il le confiait à un mécano expérimenté, un Italien « bougonneux » mais compétent, qui tenait boutique à Lachine, en face des rapides. Il lui disait : « Arrange-toi pour que mes freins freinent, que mes vitesses changent et que mes roues roulent ! » Le mécano lui répondait, mi-figue, mi-raisin : « Pas de *problema*, monsieur Victor ! Quand j'vas avoir arrangé vot' beau bicycle, vous allez rouler aussi rapido que Lance Armstrong ! » C'était quelques années avant que le cycliste texan, son idole, qui avait survécu à un cancer, se fasse pincer pour dopage et se voie retirer ses médailles.

Victor, lui, n'avait jamais roulé pour la performance. Il pédalait pour se relaxer le cerveau. Et c'était un cycliste quatre saisons : début décembre, il faisait installer des pneus cloutés pour pouvoir circuler sur des chaussées enneigées sans déraper. Bon an, mal an, il parcourait de trois à quatre mille kilomètres à une vitesse moyenne de vingt-deux kilomètres à l'heure, ce qui était deux fois moins rapide que les coureurs du Tour de France, mais il ne manquait pas de rappeler à ses amis retraités, sur un ton offusqué, qu'il ne se dopait pas à l'EPO, lui.

Pendant vingt ans, Victor avait participé à toutes les éditions du Tour de l'île de Montréal. Chaque année, il entourait la date de l'événement sur le calendrier accroché derrière la porte de la salle de bain. Il n'y avait rien pour l'empêcher, le premier week-end de juin, de se joindre aux milliers d'amateurs de vélo qui, tout comme lui, trouvaient agréable de rouler sur le bitume montréalais sans craindre de se faire tasser par des innocents se croyant tout permis parce qu'ils tenaient le volant d'une grosse cylindrée. Victor y avait participé tantôt en solitaire, tantôt en compagnie de son fils et de ses petits-fils. « Aujourd'hui, on met la pédale douce ! » lançait-il avec humour lorsqu'il prenait le départ du Tour de l'île avec ses trois gars, qu'il appelait ses « accompagnateurs de première classe ».

Aux yeux d'Antoine et de Guillaume, Victor était le grand-père en forme qui n'avait jamais l'air essoufflé au terme d'une longue randonnée, leur héros du dimanche. Pour Léo, il était devenu, avec les années, un père extraordinaire qui aimait la vie et le monde vrai. C'est avec ce père-là qu'il faisait régulièrement de la bicyclette. Au cours de l'été 2000, pendant sept jours d'affilée, Léo avait parcouru à ses côtés plus de sept cents kilomètres lors d'un Grand Tour à vélo qui les avait conduits à Hull, Maniwaki, Tremblant, Lachute, Valleyfield et, à la fin de leur parcours, Verdun. Victor avait fière allure dans son uniforme de cycliste, avec son cuis-sard bleu marine qui lui moulait les cuisses jusqu'à la hauteur des

genoux, son chandail jaune et blanc, son casque de vélo *high-tech* et ses gants matelassés pour donner du confort aux paumes de ses mains usées. Il s'était même acheté des souliers à *clips* dans une boutique de vélos, chez Louis Garneau.

— Tu sais sans doute que l'habit fait pas le moine ! l'avait taquiné Léo à propos de son nouveau *kit*.

— T'as raison, mon gars, mais à mon âge, j'ai besoin d'avoir l'air d'un vrai cycliste pour pédaler avec des rapidos comme toi !

Victor avait souffert du mollet et de la cuisse en grim pant les côtes abruptes sur la route de Mont-Laurier, pompé l'huile et regretté d'être un gros fumeur dans le coin de Lachute. Plus tard, à Valleyfield, en raison des forts vents, il avait eu besoin du soutien moral et de quelques bonnes poussées dans le dos de son fils. Sa ténacité lui avait quand même valu les éloges de nombreux cyclistes.

— Vous m'impressionnez, mon beau monsieur ! l'avait complimenté une jeune participante, tout sourire. Si je ne suis pas indiscrete, quel âge avez-vous ?

— Soixante-seize ans, mademoiselle ! lui avait-il aussitôt répondu sans cesser de se masser les mollets.

— Vous ne les faites pas, vraiment pas ! s'était-elle exclamée d'une voix flatteuse, avant de décocher un clin d'œil complice à Léo.

Le « vieux-jeune » cycliste avait attendu qu'elle enfourche son Marinoni et qu'elle soit rendue à bonne distance pour souffler à l'oreille de son fils :

— Ton père a beau être rendu vieux, ça veut pas dire qu'y connaît pas d'succès avec les jeunes et jolies femmes qui font du bicycle à pédales !

— Faudrait pas que j'aille raconter ça à maman ! l'avait menacé Léo en jouant le faux délateur.

Victor n'avait rien à cacher. Il aimait sa Fleurette, mais ça ne l'empêchait pas de trouver séduisantes les femmes au look sportif,

particulièrement celles qui lui adressaient des compliments, sourire aux lèvres. Ça lui avait toujours manqué, néanmoins, que sa belle Montréalaise, dont il était tombé amoureux dès les premiers instants, le jour de leur rendez-vous dans un resto de la rue Sherbrooke, ne puisse l'accompagner dans ses sorties à vélo. Fleurette ne tenait pas en équilibre sur deux roues.

Au terme de cette randonnée marathon, le septuagénaire avait lancé à son fils : « C'est le plus beau jour de ma vie ! » Au fil d'arrivée, à Verdun, à proximité du fleuve Saint-Laurent, il avait été accueilli par sa Fleurette et ses petits-fils avec des ballons multicolores gonflés à l'hélium et un message écrit en grosses lettres, au crayon-feutre à large pointe : « Je t'aime, mon grand cycliste ! » Fleurette était heureuse de vivre ces moments émouvants en compagnie de ses hommes, dont elle s'était beaucoup ennuyée. Elle avait demandé à Guillaume, qui portait toujours son appareil photo en bandoulière, de les photographier devant leurs vélos pour immortaliser cet événement.

Sur la photo, Victor, rayonnant, entourait de ses bras son partenaire de route en le regardant, admiratif. Léo affichait un large sourire, lui aussi. Cette randonnée lui avait permis de redécouvrir un homme, son père, qu'il croyait pourtant bien connaître. Au cours de cette semaine consacrée à la bicyclette et au plaisir de voir du paysage, entouré d'amateurs de vélo et de vastes espaces, Victor avait montré, pour une rare fois dans sa vie, sa grande vulnérabilité.

Un soir, après avoir ragé contre le « maudit vent de face », il avait confié à Léo, en sirotant une bière fraîche :

— Je te l'ai jamais dit, mon garçon, mais j'ai terriblement peur de la mort, et j'ai encore plus peur de souffrir avant de mourir.

— Mais pourquoi tu me parles de ça, là, maintenant ? lui avait demandé Léo, incrédule.

— J'vois des hommes de mon âge, et des bien plus jeunes, qui partent avant leur temps, qui souffrent tellement, et qu'on abandonne sur leur lit d'hôpital, avait ajouté Victor, songeur.

Léo n'avait pas l'habitude d'entendre son père parler de ce qui pouvait un jour lui arriver. Victor évitait aussi d'évoquer le passé, parce que ça le remuait trop. Il disait à son monde, à sa Fleurette, à son fils, à ses petits-fils, qu'il fallait regarder droit devant et ne jamais regretter ce qu'on aurait pu faire, ou ne pas faire.

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil réparateur, père et fils avaient repris la route en se tapant dans les mains, et en se félicitant d'avoir encore la forme pour faire de la bicyclette comme de vrais sportifs.

Alors qu'ils reposaient leurs pieds endoloris, assis à l'ombre d'un peuplier, Victor avait confié à Léo qu'il projetait de se rendre un jour en Hollande. Il lui avait parlé d'un voyage vélo-tulipes à Keukenhof. Il aimait les tulipes. Ça lui faisait penser au printemps. Il aimait les moulins à vent. Ça lui faisait tourner la tête.

— C'est la première fois que j'm'ouvre sur ce rêve-là, mon gars. J'aimerais tellement ça qu'on y aille ensemble. Me semble qu'on aurait du plaisir à pédaler et à voir du pays.

— J'avoue que c'est une belle proposition que tu me fais là, aujourd'hui. Bien sûr que j'suis prêt à prendre l'avion avec toi, papa, avec nos bicycles dans la soute à bagages !

Ils n'avaient pas déterminé une date précise pour ce voyage en Hollande, mais Victor avait lancé, tout bonnement : « Faudrait que ça marque quelque chose d'important. »

Les années avaient passé et ils avaient continué de parler de ce « si beau projet », sans toutefois le concrétiser. Puis, le 27 mars 2004, Victor avait annoncé à son fils : « Aujourd'hui, pour mes quatre-vingts ans, j'ai décidé de me faire un cadeau, qui va sûrement te faire plaisir, à toi aussi ! Mais va falloir patienter un autre deux ans avant de le déballer ! »

Victor avait convenu avec son fils qu'ils allaient prendre l'avion le 4 avril 2006 pour arriver aux Pays-Bas le 5, jour de l'anniversaire de Léo, qui allait avoir cinquante ans. Or, cinq mois avant la date du départ, Victor s'était mis à pisser du sang. Il avait des nausées

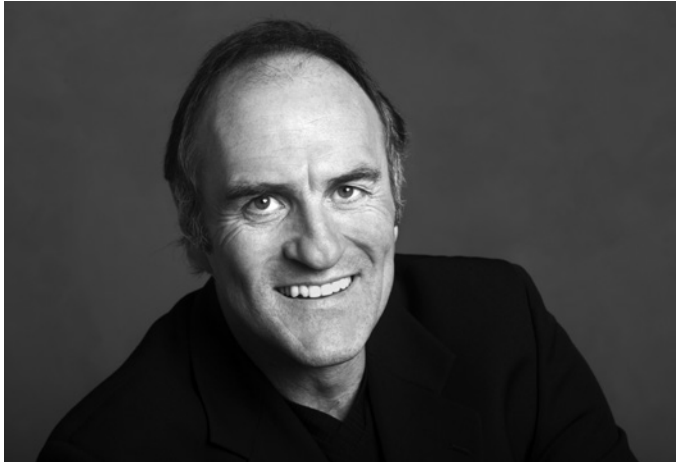
en voyant cette flaque rouge foncé dans la cuvette. C'est pour en avoir le cœur net qu'il avait pris rendez-vous avec son médecin de famille. Le docteur lui avait déclaré, l'air grave, qu'il allait devoir « investiguer », comme si c'était devenu une affaire suspecte. La batterie de tests, les radiographies et les échographies allaient révéler la présence envahissante de tumeurs.

L'odomètre de la bicyclette de Victor indiquait 78 127 kilomètres lorsqu'il dut se résoudre à la remiser après avoir reçu son diagnostic de cancer. C'en était fini de son beau projet d'aller pédaler au pays des digues et des légendaires moulins à vent avec son grand Léo.

::

Victor n'avait pas demandé à sa femme, sa Fleurette, de l'accompagner à l'hôpital pour son rendez-vous avec son médecin spécialiste de l'Hôtel-Dieu. C'était inutile. Sa fleur fragile vivait depuis plus de trois ans dans un établissement spécialisé, entourée de pensionnaires. Elle avait perdu la mémoire et ses repères. Sa vie lui avait échappé. Elle avait tout oublié. Même le prénom de son homme.

Fleurette ne savait plus très bien qui elle était ni où elle se trouvait. Elle n'avait plus la notion du temps, occupait désormais un espace qui n'était plus le sien, mangeait à heures fixes et s'endormait tout juste passé vingt et une heures, après avoir avalé un assortiment de petits bonbons de toutes les couleurs. Tout comme ses voisines, Fleurette avait droit à sa ration quotidienne de pilules pour calmer ses angoisses, endormir ses peurs, et, ultimement, ralentir la progression de la maladie. Ses cellules nerveuses étaient malades. L'ancienne « carte de mode » dont les belles tenues rendaient ses sœurs jalouses pouvait porter les mêmes vêtements trois jours d'affilée et ne savait plus comment se faire couler un bain. Elle souffrait de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé.



YVON LAPRADE

Ce premier roman, j'y songeais depuis des années. Mais je ne savais trop comment lancer mon histoire, qui met en lumière la vie de mon personnage principal, Victor Plamondon. C'est alors que j'ai eu l'idée de m'inspirer du parcours de mon père, qui m'avait laissé en héritage un « beau livre vert » dans lequel il racontait des pans de son histoire, simplement, humblement.

J'ai lu et relu son récit, écrit à la main, et j'ai réalisé que mon père avait eu une existence beaucoup plus intense que je ne me l'étais imaginé. Il avait tout noté, tout décrit avec précision : les moments marquants de sa jeunesse et de sa vie d'adulte, ses réalisations, ses revers aussi.

J'ai donc voulu que Victor Plamondon soit à l'image de ce qu'a été mon père : un homme vaillant, un homme de convictions, parfois difficile à suivre, qui voulait toujours devancer le temps. D'où toute l'importance accordée à la montre de poche, la fameuse Waltham 1893...

Je dois l'admettre : j'en ai bavé un coup durant ce processus d'écriture. Je me suis remis en question, j'ai envisagé à plus d'une reprise de tout abandonner. Mais j'ai tenu bon ! Tout comme l'aurait fait mon père s'il avait eu à écrire à ma place la vie de Victor Plamondon à travers les divers événements qui ont marqué le Québec.

yvonlaprade@gmail.com

 [@yvonlaprade](https://twitter.com/yvonlaprade)